

Annie Ernaux, temporalité et mémoire collective

Jérôme Meizoz

« *Récit familial et récit social c'est tout un*¹. »

Introduction

Les Années (2008) d'Annie Ernaux constitue un ouvrage ambitieux où l'autobiographie donnée jusqu'ici par fragments et coups de projecteurs, se veut totalisante. Comme le roman de Virginia Woolf, *The Years* (1937), auquel son titre semble faire allusion, *Les Années* interroge la fragilité et le discontinu de la mémoire. Commencé vers 1985, rédigé en partie au cours des années 1990 et terminé fin 2006, le récit s'est donc élaboré sur plus de vingt ans². Il explore la mémoire de plusieurs générations, à travers des « images » et des mots mis en scène dans leur environnement culturel. On y lit la perception du monde d'une femme née pendant la Seconde Guerre mondiale.

Dans *Les Années*, il s'agit bien de « mémoire » et non d'« histoire », au sens où Ernaux assure ne pas avoir consulté d'archives, mais s'être appuyée sur les mots et images immergés en elle, qu'elle a peu à peu mis au jour lors

1. Annie Ernaux, *Les Années*, Paris, Gallimard, 2008, p. 28.

2. Propos d'Annie Ernaux au colloque *Se mettre en gage pour dire le monde*, université de Fribourg (Suisse), 21 mai 2010. Notes personnelles.

de l'écriture¹. Autre indice d'un discours qui ne se veut point « historien », l'absence de chronologie explicite, les chevauchements de scènes, une labilité mémorielle thématifiée à plusieurs reprises. Mémoire flottante – comme on dit attention flottante – de l'histoire presque dénuée de réalité dans la conscience individuelle. En effet, au moment vécu des événements, la narratrice n'a sur elle aucun surplomb : « Dans le cours de l'existence personnelle, l'Histoire ne signifiait pas. On était seulement, selon les jours, heureux ou malheureux » (95)².

J'aimerais interroger ici la manière dont Ernaux figure et explore le patrimoine mémoriel d'un groupe. Autrement dit, je questionnerai la relation entre histoire et mémoire dans un tel récit et la manière originale dont les matériaux mémoriels y sont traités.

Structuration du récit

Je distinguerai trois grandes phases dans la structure des *Années* : un prologue (11-19), un récit rétrospectif (20-240), un épilogue (241-242). Prologue et épilogue se répondent en miroir, tous deux donnés sur le mode de la liste, inventaire hétérogène et brisé d'images et souvenirs, à la manière de Georges Perec. Ces séquences prennent en charge l'émotion de la narratrice et son désir éperdu de « sauver » quelques images de ce monde qui disparaîtra avec ses témoins. La liste, de par son rythme et son ordonnancement visuel, trahit ici l'urgence de nommer et de fixer par écrit des bribes de réalité dont la seule existence se situe désormais dans la conscience (mortelle) de la narratrice.

Après ce prologue, la liste disparaît au profit d'un tissu narratif continu, récit rétrospectif organisé autour d'objets ou de rituels concrets plus que selon la linéarité chronologique. Deux éléments s'affirment avec récurrence : le premier est la scène des repas de famille, situés à divers moments du temps, le second la description de photos qui récapitulent, tout en le fixant, le déroulement du temps. Pour organiser la temporalité de sa mémoire, la narratrice recourt donc à des procédés. Comme en chimie, on dira que la mémoire précipite, dans *Les Années*, à l'occasion de ces deux éléments récurrents que sont les repas de famille et les photos.

Rituels de scansion temporelle : repas et photographies

Dix repas de famille, échelonnés entre 1945 et 2005, scandent *Les Années*, envisagés explicitement comme un « rite » (137). Le repas de famille est un

1. Entretien oral avec Annie Ernaux, université de Lausanne, 11 mai 2011.

2. Les chiffres entre parenthèses renvoient aux pages de l'édition citée.

haut lieu de la mémoire collective, ainsi que l'a noté Maurice Halbwachs : « Qu'on tienne note des propos échangés dans une réunion de famille ou dans un salon : il y sera question surtout de ce qui se passe dans d'autres familles, dans d'autres milieux¹. » Énumérons les dix scènes de repas de groupe :

1. Les repas « après la guerre » (22-25).
2. Même période, sans date (28-30).
3. « à la moitié des années cinquante » (59-62).
4. « au milieu des années soixante » (84-86).
5. Déjeuners avec la belle-famille, années 1960 (95-97).
6. « début des années soixante-dix » (114-116).
7. « fin des années soixante-dix », p. 134-137, « la mémoire raccourcissait » (134).
8. Sans date, années 1980 (151-152).
9. « milieu des années quatre-vingt-dix » (189-191).
10. « au milieu de cette première décennie du *xxi*^e siècle » (228-232).

Le point commun à toutes ces scènes, c'est l'attention à la transmission orale de la mémoire familiale. Transmission aisée d'abord, à caractère épique (« le grand récit des événements collectifs » (23); « l'héritage » (29); « le roman de notre naissance » (59), puis peu à peu se perturbant avec les nouvelles générations, les formes de la vie moderne : pour les plus jeunes, cette mémoire s'assimile à du « radotage » (96), ou simplement la profondeur temporelle de celle-ci « raccourcissait » (134) :

L'égrènement des souvenirs de la guerre et de l'Occupation s'était tari, à peine ranimé au dessert avec le champagne par les plus vieux, qu'on écoutait avec le même sourire que lorsqu'ils évoquaient Maurice Chevalier ou Joséphine Baker. Le lien avec le passé s'estompait. On transmettait juste le présent (135).

Dans les déjeuners de fête, les références au passé se raréfiaient. Il était hors d'intérêt d'exhumer pour les jeunes convives les grands récits de notre entrée dans le monde, et nous avions autant horreur qu'eux des guerres et de la haine entre les peuples. Nous n'évoquions pas davantage l'Algérie, le Chili ou le Vietnam, ni Mai 68 ni la lutte pour l'avortement libre. Nous n'étions contemporains que de nos enfants » (150).

Les enfants de la narratrice devenus eux-mêmes adultes, la famille se disperse et la transmission est remise en cause : « le passé indifférait » (189). Seul subsiste le rite du repas, et la narratrice tant bien que mal « assur[e] la continuité, avec une nappe blanche, l'argenterie et une pièce de viande, en ce dimanche de printemps 95 » (191).

1. Maurice Halbwachs, *La Mémoire collective* [éd. posth. 1950], Albin Michel, 1997, p. 174.

Venons-en au second élément structurant le récit des *Années*, les photos (ou films vidéo) dont voici les quatorze occurrences, entre 1944 et 2006 :

1. Bébé en 1941 (21).
2. Trois photos de l'enfant en 1944 (21-22).
3. Petite fille à la plage, août 1949 (34-35).
4. Jeune fille, juillet 1955 (53-55).
5. Jeune fille, Yvetot, 1957 (65-66).
6. Lycée de Rouen, photo de classe, 1958-1959 (75-76).
7. Cité universitaire, juin 1963 (86-87).
8. Jeune femme avec son bébé, rue de Loverchy, hiver 1967 (98).
9. Film *Vie familiale 1972-1973* (118-119).
10. Photo de famille en vacances, Espagne juillet 1980 (140-141).
11. Casette vidéo, lycée de Vitry-sur-Seine, février 1985 (155-157).
12. Photo Cergy, 3 février 1992 (174-176).
13. Photo avec ses deux fils adultes, Trouville, mars 1999 (200-202).
14. Noël 2006 (233).

Ces descriptions ont une fonction rythmique dans le récit, elles ponctuent les périodes racontées par un document où saisir le détail d'une vie. Elles fournissent ainsi des éléments pour déployer une narration. Dans le fil du récit, plusieurs listes de souvenirs, rappelant le prologue, se développent (35, 37, 57, 58, 67, 141, 159, 211). La photo fait office de support matériel à partir duquel opérer le récit. Chaque photo est mise en scène comme un document rare, intense, qui livre des informations indubitables. La narratrice ne s'y décrit pas en « je », elle ne s'y reconnaît pas en quelque sorte, mais se contente de se décrire de l'extérieur en « elle » (« une petite fille », « une jeune fille », « une jeune femme », etc.). Distance du point de vue, nécessaire apparemment pour échapper à la perception familière et garantir une description à visée objectivante.

Lors d'un entretien public en 2010, Ernaux, interrogée sur sa fascination pour les photos et leur omniprésence dans ses récits, déclarait : « [La photo] c'est le tragique de notre vie, c'est le réel et le temps¹. » Dans *Les Années*, la succession des photos matérialise le temps. C'est sous nos yeux une trace réelle, physique, de ce qui a été et ne sera jamais plus. Dans le sillage de *La Chambre claire* de Barthes (1980) qui la considère pour son effet de sidération, Ernaux recourt à la photo tout autant pour son *aura* émotionnelle que pour sa qualité documentaire.

1. Propos d'Annie Ernaux lors de l'entretien en public à l'occasion du colloque de Fribourg (Suisse), 21 mai 2010. Notes personnelles.

Mémoire collective, mémoire nationale

La mémoire mise en scène dans *Les Années*, me semble avoir deux caractéristiques, elle se présente comme collective et nationale.

Les Années se donne pour objectif non pas la remémoration personnelle, mais a pour but de « capter le reflet projeté sur l'écran de la mémoire individuelle par l'histoire collective » (54). Il s'agit, « en retrouvant la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle, [de] rendre la dimension vécue de l'Histoire » (239) :

Ce que ce monde a imprimé en elle et ses contemporains, elle s'en servira pour reconstituer un temps commun, celui qui a glissé d'il y a si longtemps à aujourd'hui – pour, en retrouvant la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle, rendre la dimension vécue de l'Histoire (54).

Comme l'a remarqué Christian Baudelot, Ernaux fait allusion ici à une notion venue des sciences sociales, celle de « mémoire collective » proposée par Maurice Halbwachs dès 1925, qui distinguait celle-ci de la mémoire individuelle, bien sûr, mais aussi de la mémoire conservée dans les récits des historiens¹. Ernaux, on l'a vu, dit ne recourir qu'à sa mémoire propre et non aux documents et archives. Souci de ne pas importer dans son récit des informations issues d'autres sources. Halbwachs définit ainsi la mémoire collective : son processus prend corps lorsque l'individu est « capable à certains moments de se comporter simplement comme le membre d'un groupe qui contribue à évoquer et entretenir des *souvenirs impersonnels*, dans la mesure où ceux-ci intéressent le groupe² ». La notion d'Halbwachs trouve écho dans *Les Années*, qualifié d'« autobiographie impersonnelle » par l'auteure (240) : Ernaux, en sériant les souvenirs de son existence, ne sélectionne pas ceux qui individualisent mais bien ceux qui s'articulent à une mémoire commune et à ce qu'Halbwachs nomme un « temps collectif³ ».

Certes, dans le prologue des *Années*, les souvenirs sont donnés de manière fragmentaire et discontinue et se présentent comme une liste énoncée par un seul individu, mais ils sont ensuite englobés et mis en cohérence dans le récit rétrospectif qui suit. Les souvenirs convoqués par la narratrice s'insèrent alors dans une mémoire commune à un groupe (familial, social, géographique). Ils sont un point de vue personnel sur le collectif, ou comme dirait Halbwachs :

1. Christian Baudelot, « *Les Années* », in *Annales*, n° 2, mars-avril 2010, EHESS/Armand Colin, p. 527-531.

2. M. Halbwachs, *La Mémoire collective*, *op. cit.*, p. 97, je souligne.

3. *Ibid.*, p. 156.

Si la mémoire collective tire sa force et sa durée de ce qu'elle a pour support un ensemble d'hommes, ce sont cependant des individus qui se souviennent. Chaque mémoire individuelle est un point de vue sur la mémoire collective¹.

Dans la mémoire collective, Ernaux s'efforce également de faire entrer des éléments tenus à l'écart de la mémoire officielle, celle consacrée par les institutions conservatoires (école, littérature, musées, etc.). Ainsi le récit accorde-t-il une importance toute particulière à ce qui est qualifié de « mémoire illégitime » (57), soit les choses cachées sous le flux de la *doxa* : la réalité des avortements, l'adultère, la masturbation, les mots interdits de la jeunesse (« lesbienne », « pédéraste »), mais aussi tout le refoulé de la haute culture : les chansons populaires, la publicité, le roman pour jeunes filles, la pornographie. En somme, la volonté de réhabiliter le monde dominé, qui gouvernait notamment *La Place* et *Une femme* trouve ici une nouvelle expression à travers le postulat que les gestes, proverbes, jugements et manières de voir du milieu d'origine constituent bien une « culture » complète et digne d'intérêt, si ce n'est au sens restreint de ce mot pour les tenants de la « haute » culture, mais au sens donné à celui-ci par les anthropologues.

Pour un lecteur étranger ou un francophone de nationalité étrangère à la France, *Les Années* manifeste également une mémoire *nationale* au sens où, comme l'a montré Bourdieu, nos structures mentales, produit du système éducatif et des expériences de socialisation diverses, portent la marque des visions nationales dont elles sont issues. La plupart des images et formules convoquées dans *Les Années* prennent sens dans un cosmos national français très précis, celui de l'après-guerre, qui ne fait sens complet et partagé que pour les lecteurs issus de ce même cosmos : chansons, marques de voitures, présentateurs de télévision, hommes politiques, toponymie, références aux vins, etc. On peut y déceler des allusions à l'auteur des *Mythologies* (1957) mais aussi à des romans fondateurs pour Ernaux, comme *Les Choses* (1966) de Perec, significativement sous-titré « Une histoire des années soixante ». Non que *Les Années* soit un livre franco-français, illisible hors du territoire national. Mais il s'agit de prendre acte du fait que la mémoire est configurée par les institutions qu'elle traverse, et ce le plus souvent sur le mode national.

Désingularisation, durée, répétition

Ce phénomène de désingularisation du souvenir est lisible dans le système des pronoms. Dans *Les Années*, l'énonciation est oblique : il n'y a pas de « je », mais des « nous », des « on » pour désigner les groupes d'appartenance, et enfin un « elle », la femme qui a traversé ces années, reconsidérée après coup par la conscience présente de l'auteure. À l'inverse d'une autobiographie égo-

1. *Ibid.*, p. 94.

centrée, le récit construit les souvenirs en fusionnant le personnel avec le collectif, l'intime avec le social. Autrement dit, ce qui intéresse Ernaux, ce ne sont pas les événements historiques, mais leur incidence sur sa conscience. Elle tente de restituer « le goût d'une époque plutôt que de ressaisir [sa] vie » et de « sauver le monde dans lequel [son] histoire est insérée¹ ».

Autre procédé formel, le choix de l'imparfait comme temps dominant de la narration a pour effet de plonger le lecteur dans un continuum d'actes répétés, dans une « coulée » temporelle sans aspérités (240). Priorité est donnée au flux du coutumier, de l'habitude, sur la mise en relief des événements :

Dans les amphes les profs cravatés expliquaient l'œuvre des écrivains par leur biographie, disaient « Monsieur » André Malraux, « Madame » Yourcenar en signe de respect pour la personne vivante et ne faisaient étudier que des auteurs morts. [...] Entre amis, on s'offrait des livres sur lesquels on écrivait une dédicace. C'était le temps de Kafka, Dostoïevski, Virginia Woolf, Lawrence Durrell. On découvrait le « nouveau roman », Butor, Robbe-Grillet, Sollers, Sarraute, on voulait l'aimer mais on ne trouvait pas en lui assez de secours pour vivre (83).

Ce qui fait événement dans ce récit, c'est la durée et la récurrence, ainsi que la lente et invisible transformation qui se joue en la narratrice. Rendre à l'imparfait cette série d'événements échelonnés entre 1944 et 2006 environ, contribue également à les déréaliser, à les faire apparaître d'un point de vue extérieur, quasi posthume ou transhistorique :

La religion catholique s'était effacée sans tapage du cadre de la vie. Les familles n'en transmettaient plus la connaissance ni l'usage. En dehors de quelques rites, on n'avait plus besoin d'elle comme signe de respectabilité. Comme si elle avait trop servi, usée par des milliards de prières, de messes et de processions, durant deux millénaires (154).

Littérature et sciences sociales

Les récits d'Annie Ernaux font de nombreuses allusions aux méthodes et points de vue des sciences sociales. Exemple emblématique de cette proximité, *La Place* (prix Renaudot, 1984) a porté comme titre de travail, tout au long du processus de rédaction, le titre « Éléments pour une ethnologie familiale² ». Dans les entretiens, l'auteure se présente comme ayant vécu, au contact de divers milieux sociaux, l'expérience d'une « transfuge de classe » placée constamment en « position d'observateur et d'ethnologue

1. Annie Ernaux, propos tenus au colloque de Fribourg, 21 mai 2010. Notes personnelles.
2. Ernaux Annie, « Raisons d'écrire », in J. Dubois, P. Durand, Y. Winkin, *La Réception internationale de Pierre Bourdieu*, 2005, p. 345. La bibliographie donne en fin d'article les références complètes abrégées dans les notes.

involontaire¹». À plusieurs reprises, elle a mentionné que sa réflexion sur l'écriture a bénéficié des apports de la « sociologie critique » développée, en France, autour de Pierre Bourdieu dès les années 1960.

La pénétration des catégories descriptives des sciences sociales dans le récit autobiographique n'est pas le seul fait d'Annie Ernaux, mais constitue selon Dominique Viart un trait marquant de la littérature contemporaine. Dès les années 1980 en effet, de plus en plus de récits littéraires interrogent le monde « par le truchement de critiques et de réflexions littéraires, rhétoriques, biographiques, sociohistoriques, anthropologiques, psychanalytiques... tout à la fois. Ce phénomène se signale par l'irruption insistante et concertée des diverses Sciences humaines dans l'écriture fictive². » À cette occasion de nouvelles formes hybrides se développent, dans le sillage plus lointain de Georges Perec ou de Michel Leiris. L'anthropologue Marc Augé, en lecteur de Leiris et Perec, a ainsi dès les années 1980 initié une « anthropologie des mondes contemporains », à travers une nouvelle forme de récit ethnologique, inspiré des ressources de la tradition littéraire, qu'il nomme « ethno-roman³ ».

Deux exemples de l'extrême contemporain me semblent également emblématiques : d'un côté, un anthropologue universitaire, Éric Chauvier, en vient à transposer ses observations dans une narration littéraire, c'est *Anthropologie* (2006), récit à la première personne loué par la presse littéraire (*Le Monde*; *Libération*) mais sévèrement jugé par la revue de référence de l'anthropologie française, *L'Homme*⁴. De l'autre, l'écrivain Pierre Bergounioux, au bénéfice d'une solide culture académique en lettres et sciences humaines, retrace à partir de sa mémoire familiale les processus économiques et sociaux de la « fin des paysans » en Limousin, à partir d'une grille de lecture nourrie de marxisme et de sociologie critique⁵.

Du côté de l'écriture des sciences humaines, un tel processus est à l'œuvre, dans le sillage du *linguistic turn* annoncé dans les années 1960. De nombreux

1. Ernaux Annie, Entretien avec I. Charpentier, mai 1993, cité dans Charpentier, « Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire... » L'œuvre autosociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », 2006, p. 10.
2. Dominique Viart, « Fictions critiques », in J. Kaempfer, S. Florey, J. Meizoz (dir.), *Formes de l'engagement littéraire XV^e-XXI^e siècles*, p. 297. À propos des *Années* d'Annie Ernaux, voir aussi, du même auteur : « Une mémoire matérielle », in Nelly Wolf, *Amnésies françaises à l'époque gaullienne (1958-1981). Littérature, cinéma, presse, politique*, Paris, Classiques-Garnier, 2011.
3. Marc Augé, *La Traversée du Luxembourg. Ethno-roman d'une journée française considérée sous l'angle des mœurs, de la théorie et du bonheur*, Paris, Hachette, 1985. Voir à ce sujet Jacques Poirier, « Marc Augé, ethnopsychologue de lui-même », in Ph. Baudorre, D. Viart, D. Rabaté (éds.), *Littérature et Sociologie*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2008, p. 159-173.
4. *L'Homme*, n° 185-186, 2008, p. 525.
5. Pierre Bergounioux, *Miette*, Paris, Gallimard, 1995 et, avec Gabriel Bergounioux, *L'Héritage*, Flohic, 2004.

théoriciens des sciences humaines assument désormais, au risque d'un pan-fictionnalisme généralisé, l'importance de la construction d'« intrigues » dans leurs récits. Ils ne déniaient plus la proximité, contre laquelle s'était construit le positivisme, des énoncés de sciences sociales avec les formes littéraires¹. Au contraire, ils redécouvrent, dans la foulée, la richesse de l'outillage formel et rhétorique de la tradition littéraire et sa disponibilité pour les projets de sciences humaines.

Non seulement les sciences sociales sont désormais décrites à partir des ressources formelles qu'elles mobilisent pour décrire leur objet, mais la littérature apparaît comme un *mode de connaissance du monde*, non directement conceptuel, à titre d'expérience de pensée – c'est la thèse ancienne d'Hermann Broch, prolongée actuellement de Todorov à Jacques Bouveresse². Dans un entretien avec Isabelle Charpentier, Annie Ernaux postule également la pertinence cognitive de la littérature comme source de savoir : « La littérature, si elle est un art, demeure avant tout une science humaine³. » Audacieuse, cette formule ne fera sans doute pas l'unanimité chez tous les écrivains contemporains...

Si elle voit une proximité féconde entre son projet littéraire et la sociologie, Ernaux prend soin cependant de les différencier en termes de pratiques. Deux ressources lui semblent spécifiques à sa pratique littéraire et la distinguent du projet objectiviste qui s'est déployé de Durkheim à Bourdieu : d'une part, le dispositif du récit à la première personne suscite des *effets émotionnels*, et de l'autre, l'écriture porte un « souci formel », celui d'une écriture factuelle, solidaire de l'engagement absolu de l'auteur dans le texte⁴.

Conclusions

L'attachement à une mémoire collective renvoie chez Annie Ernaux à une éthique de la transmission comme geste constitutif de la continuité humaine. Francine Dugast note qu'elle invite à « défendre la chaîne des remémorations subjectives qui construisent une humanité au-delà des limites de la vie individuelle⁵ ». Or, dans la succession des repas de famille, la narratrice repère

1. Paul Veyne, *Comment on écrit l'Histoire*, Paris, Le Seuil, 1971.

2. Jacques Bouveresse, *La Connaissance de l'écrivain : sur la littérature, la vérité et la vie*, Marseille, Agone, 2008.

3. Citations tirées de Charpentier, « *Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire...* » *L'œuvre autosociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable*, 2006, p. 10. La première est un propos d'Ernaux au séminaire « Famille » de l'Institut national des études démographiques en 1991. La seconde est tirée d'un entretien avec I. Charpentier en mars 1992.

4. Annie Ernaux, « La littérature est une arme de combat... », 2005, p. 167.

5. Francine Dugast-Portes, *Annie Ernaux. Étude de l'œuvre*, Paris, Bordas, 2008, p. 105.

le moment où la transmission faiblit [« la mémoire raccourcissait » (134) « Le lien avec le passé s'estompait. On transmettait juste le présent » (135)]. Au cours des années 2000, lors d'un repas avec ses enfants quadragénaires, il n'y a plus qu'un présent ou un présentisme, n'autorisant « ni mémoire ni narration » (230). Désormais, la mémoire est externalisée, se transmet par d'autres canaux : « Le processus de mémoire et d'oubli était pris en charge par les médias. Ils commémoraient tout ce qui pouvait l'être [...] » (224). À la mémoire familiale privée se superpose une mémoire collective assurée par les supports technologiques.

Le récit se fait alors crépusculaire. Mais un acte seul peut changer la donne. En effet, tous ces événements racontés sont eux-mêmes ordonnancés par le métarécit qui les englobe : l'écriture des *Années* apparaît alors comme le rite suprême, trame textuelle contenant la dispersion éprouvée de la mémoire familiale. Le livre que l'on tient en main assume cette fonction de transmission, de trace inscrite, et donc soustraite en partie à la mémoire périssable de chacun :

La forme de son livre ne peut donc surgir que d'une immersion dans les images de sa mémoire, pour détailler les signes spécifiques de l'époque [...]. Ce que ce monde a imprimé en elle et ses contemporains, elle s'en servira pour reconstituer un temps commun [...] (239).

Pour une écrivaine dont le rapport à Proust est explicitement conflictuel (dans *La Place*, par exemple), il s'agit bien d'une sorte de temps retrouvé, par l'expérience de « l'immersion » et de l'association flottante entre les images. Ernaux se dote en ce sens d'un « instrument de connaissance » qu'elle nomme la « sensation palimpseste » (204), en laquelle les images de temporalité différentes s'appellent les unes les autres. Et c'est « sans doute influencée par Proust » (204), que la narratrice envisage d'ouvrir son livre par une telle sensation, à savoir la liste des remémorations qui en constitue le prologue.

Dernière chose, enfin. L'actualisation littéraire de la « mémoire collective » ne se limite pas à un procédé issu des sciences sociales. Par ce moyen, Ernaux prend position dans le monde social où son livre doit circuler : contre les invitations à l'individualisme consumériste (amplement thématiqué dans le récit, dans toute son ambivalence de désir et dégoût) et contre « la fatigue d'être soi » générée par les appels constants à la singularisation (Alain Ehrenberg), contre la désaffiliation généralisée, Ernaux réhabilite l'intérêt et la valeur du commun, donné ici comme un récit partageable. *Les Années* prend à bras le corps un phénomène de la modernité que le philosophe et sociologue Axel Honneth décrit ainsi :

... les aspirations à la réalisation individuelle de soi se sont rapidement développées depuis trente ou quarante ans dans les sociétés occidentales, parce que des

processus d'individuation de nature très différente ont coïncidé à un moment précis de l'histoire [...] ¹.

Honneth invite à observer que le « résultat de ce renversement paradoxal, au cours duquel des processus qui promettaient jadis un gain de liberté qualitative se sont mués en une idéologie de la désinstitutionnalisation, est l'apparition d'une multitude de symptômes individuels de vide intérieur, un sentiment d'inutilité et de désarroi » (*ibid.*).

Contre l'atomisation de la mémoire et sa disparition irrémédiable avec l'individu qui la porte, le texte tisse ou file les souvenirs « impersonnels », devenant le support commun de trois générations.

Bibliographie

Entretiens et interventions d'Annie Ernaux

ERNAUX Annie, Entretien avec Élise Hugueny-Léger, in *Annie Ernaux, une poétique de la transgression*, Berne, Peter Lang, 2009, p. 210-220.

—, « La preuve par corps », in MARTIN J.-P. (dir.), *Bourdieu et la littérature*, Nantes, Éd. Cécile Defaut, 2010, p. 23-27.

—, « Raisons d'écrire », in Dubois J., DURAND P. WINKIN Y. (dir.), *Le Symbolique et le social: la réception internationale de Pierre Bourdieu*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2005, p. 343-347.

—, « Roman et science sociale », exposé lors d'une soirée du colloque de Cerisy, « La réception internationale de Pierre Bourdieu », juillet 2001, non publié, notes personnelles.

—, « Vers un je transpersonnel », in LECARME Jacques (dir.) *Autofiction & Cie, RITM*, n° 6, université de Paris X, 1994, p. 219-221.

—, « La littérature est une arme de combat... » (entretien avec Isabelle Charpentier), in MAUGER Gérard (dir.), *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, Paris, Éd. du Croquant, 2005, p. 159-175.

—, *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Stock, 2003.

Sur Annie Ernaux

BAUDELLOT Christian, « Les Années », in *Annales*, n° 2, mars-avril 2010, Paris, EHESS/Armand Colin, p. 527-531.

CHARPENTIER Isabelle, *Une intellectuelle déplacée. Enjeux et usages sociaux et politiques de l'œuvre d'Annie Ernaux 1974-1998*, doctorat de sciences politiques, Amiens, université d'Amiens, 1999, inédit.

—, « "Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire..." ». L'œuvre autoso-

1. Axel Honneth, « Capitalisme et réalisation de soi: les paradoxes de l'individuation », *La Société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, Éd. Olivier Voirol, Paris, La Découverte, 2006, p. 311.

ciobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable», in *CONTEXTES*, n° 1, septembre 2006, revue de sociologie de la littérature en ligne (<http://contextes.revues.org/index74.html>).

DUGAST-PORTES Francine, *Annie Ernaux. Étude de l'œuvre*, Paris, Bordas, 2008.

—, « Les Années d'Annie Ernaux, entre littérature et ethnologie », *Revue des sciences humaines*, n° 299, juillet-septembre 2010, p. 93-107.

FORT Pierre-Louis, « Entretien avec Annie Ernaux », in ANNIE ERNAUX, *Une femme. Texte et dossier*, Paris, Gallimard, coll. « La Bibliothèque », Paris, 2002, p. 8-18.

JURT Joseph, « Littérature et sociologie. De Balzac à Annie Ernaux », in BURKHARDT M., PLATTNER A., SCHORDERET A. (éds), *Parallelismen/Parallélismes/Paralelismos*, Tübingen, Gunter Narr, 2009, p. 65-74.

LAACHER Smaïn, « Annie Ernaux ou l'inaccessible quiétude » suivi d'un « Entretien avec Annie Ernaux », *Politix*, n° 14, 1991.

MAUGER Gérard, « Les autobiographies littéraires : objets et outils de recherche sur les milieux populaires », *Politix*, n° 27, 1994, p. 32-44.

—, « Annie Ernaux, « ethnologue organique » de la migration de classe », in THUMEREL Fabrice (dir.), *Annie Ernaux, une oeuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presses Université, 2004, p. 177-203.

MEIZOZ Jérôme, « Annie Ernaux, une politique de la forme », in DURRER S. et MEIZOZ J. (dir.), *La Littérature se fait dans la bouche, Versants*, n° 30, Paris, Champion, 1996, p. 45-62.

—, « Posture de l'auteure en sociologue : Annie Ernaux », in *La Fabrique des singularités. Postures littéraires II*, Genève, Slatkine, « Érudition », 2011.

PIERROT Jean, « Annie Ernaux et l'« écriture plate » », in RABATÉ Dominique, VIART Dominique, (dir.), *Écritures blanches*, Saint-Étienne, Presses de l'université de Saint-Étienne, 2009.

THUMEREL Fabrice, « Littérature et sociologie : *La Honte* ou comment réformer l'autobiographie », *Le Champ littéraire français au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2002, p. 83-102.

VIART Dominique, « Une mémoire matérielle », in WOLF Nelly, *Amnésies françaises à l'époque gaullienne (1958-1981). Littérature, cinéma, presse, politique*, Paris, Classiques-Garnier, 2011.

Études diverses

AUGÉ Marc, *La Traversée du Luxembourg. Ethno-roman d'une journée française considérée sous l'angle des mœurs, de la théorie et du bonheur*, Paris, Hachette, 1985.

BARTHES Roland, « Qu'est-ce que l'écriture? », *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1972 [1953].

—, *La Chambre claire. Sur la photographie*, Paris, Le Seuil/Cahiers du cinéma, 1980.

BOURDIEU Pierre, « Vous avez dit « populaire »? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 48, 1983, p. 98-105; repris in *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 2001.

—, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil, 1992.

—, *Esquisse pour une socioanalyse*, Paris, Raisons d'agir, 2004.

BOURDIEU Pierre et PASSERON Jean-Claude, *Les Héritiers*, Paris, Minuit, 1964.

- BOUVERESSE Jacques, *La Connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*, Marseille, Agone, 2008.
- CERTEAU Michel (DE), *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.
- COLLOVALD Annie, « Identité(s) stratégique(s) », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 73, 1988, p. 29-40.
- DEBAENE Vincent, « Ethnographie/fiction. À propos de quelques confusions et faux paradoxes », *L'Homme*, n° 175-176, 2005, p. 219-232.
- GAULEJAC Vincent (DE), *La Névrose de classe*, Paris, Hommes et Livres, 1987.
- SANSOT Pierre, *Gens de peu*, Paris, PUF, 1991.
- HONNETH Axel, *La Société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, Éd. Olivier Voirol, Paris, La Découverte, 2006.
- HOGGART Richard, *La Culture du pauvre* (1957), trad. fr., Paris, Minuit, 1970.
- LECARME Jacques et Éliane, *L'Autobiographie*, Paris, Armand Colin, 1997.
- LEJEUNE Philippe, *Le Pacte autobiographique* (1975), Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1996.
- NAUDIER Delphine, « L'écriture-femme : enjeu esthétique, enjeu entre générations, enjeu de femmes », in JURT Joseph et EINFALT Michael, *Le Texte et le Contexte*, Berlin/Paris, Arno Spitz/Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2002, p. 143-160.
- RABATEL Alain, « Re-présentation des voix populaires dans le discours auctorial chez Annie Ernaux : surénonciation et antihumanisme théorique », in PETITJEAN A. et PRIVAT J.-M. (dir.), *Les Voix du peuple et leurs fictions*, Metz, Presses de l'université de Mets, 2007, p. 287-321.
- ROUSSIN Philippe, « L'économie du témoignage », *Communications*, n° 79, Paris, Le Seuil, 2006, p. 337-363.
- TONDEUR Claire-Lise, *Annie Ernaux ou l'exil intérieur*, Amsterdam, Rodopi, 1996.
- VIART Dominique, VERCIER Bruno, *La Littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, 2005.
- VIART Dominique, « Fictions critiques. La littérature contemporaine et la question du politique », in FLOREY S., KAEMPFER J., MEIZOZ J. (dir.), *Formes de l'engagement littéraire XV^e-XX^e siècles*, Lausanne, Antipodes, 2006.
- , « L'« illusion biographique » ou Bourdieu après la bataille ? », in MARTIN Jean-Pierre (dir.), *Bourdieu et la littérature*, Nantes, Éd. Cécile Defaut, 2010, p. 207-235.
- VEYNE Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1971.

